

Correspondance

À PARTIR DES CARTES POSTALES, LETTRES ET COURRIERS ÉLECTRONIQUES
ÉCHANGÉS ENTRE MYRIAM RICHARD ET ROSELYNE QUÉMÉNER



Bonjour Roselyne,

Je suis tombée sur le programme de *Mythologies de l'Ouest* à Rennes, une expo que j'aurais bien volontiers visitée. J'ai vu que tu y présentais *Dead Man*, le film de Jim Jarmusch. As-tu déjà vu *Permanent Vacation* ? Je suppose que oui, le prologue et l'épilogue m'enthousiasment toujours autant :

« Mon nom est Aloysious Christopher Parker. Si j'ai un fils, il s'appellera Charles Christopher Parker, comme Charly Parker. Mais les gens que je connais m'appellent Allie, et voici mon histoire, au moins en partie. Cela n'expliquera pas tout, mais qu'est-ce qu'une histoire, sinon des points que l'on relie entre eux, et qui finissent par former une image. C'est tout. Ça se passe comme ça pour moi. Je quitte ce lieu, cette personne, pour un autre endroit, une autre personne, et, vous savez, ça ne change pas grand-chose... »

J'espère que tu vas bien depuis la *Nuit des Musées* à Morlaix ; avant de partir, j'ai donné un exemplaire de mon bouquin à Thierry, qui devrait te le remettre.

En attendant voici mon mail : ...@... + une info sur une expo à laquelle je participe et qui a lieu en ce moment en Russie orientale ; elle se tient jusqu'à l'automne.

Amitiés,

Myriam



Chère Myriam,

Je me souviens très bien de notre conversation. Je sais que tu es plus à l'aise dans l'écriture sur ton travail que dans la parole. Je prends évidemment cela en compte.

Je te propose la méthode suivante : on bavarde, j'enregistre, je retranscris, et ensuite, sur la base de ce texte retranscrit, on complète ensemble, on précise la pensée, en échangeant par écrit. Est-ce que cela te conviendrait ? Seras-tu dans ton élément, si nous procédons comme cela, en transformant ensemble la parole en écrit ?

Roselyne



Roselyne,
j'aimerais plutôt correspondre avec toi sur mon travail, les entretiens me décontenancent parfois.
Je t'embrasse,
Myriam



Chère Myriam,
J'ai indiqué récemment à Thierry que l'on part toutes les deux sur l'idée d'une correspondance, et cela lui convient bien. Une fois que nous aurons de la matière, je te proposerai peut-être d'enregistrer la lecture de certains des passages que nous nous serons écrits toutes les deux. Lionel aura peut-être besoin de ta voix. Enfin, nous verrons... Nous le ferons si nous nous sentons à l'aise avec cette forme. Pour le moment, écrivons-nous tranquillement, d'accord ?
Par quoi commencer ? Je vais sans doute reprendre la question posée à Catherine et Lionel, au début de mes échanges avec eux : Comment as-tu entendu parler de ce projet ? Qui t'a contactée en premier lieu ? Et comment t'a-t-on présenté les choses ? Ensuite, une fois l'invitation à participer formulée, comment as-tu imaginé ta contribution à ce travail ? Voyais-tu cette résidence comme un travail collectif ? Ou la voyais-tu comme une rencontre entre trois artistes qui allaient creuser chacun leur sillon, en arpentant un même territoire, celui du lycée ?
Et ce lieu, le lycée, comment l'as-tu découvert et comment l'as-tu ressenti lors de la première visite ? Impressions positives ou négatives ? As-tu senti qu'il allait t'inspirer d'emblée ou as-tu senti plutôt que les choses allaient être difficiles à capter, à formuler dans les photographies ?
Déjà beaucoup de questions, n'est-ce pas... ?
Comme nous n'allons pas donner dans le monologue, mais plutôt chercher à nouer un dialogue à distance, j'arrête là pour aujourd'hui, et j'attends de te lire avec impatience, pour réagir à mon tour à tes idées.
Bonne semaine,
amitiés,
Roselyne



Chère Roselyne,
je réponds à tes questions plus bas. Bizarrement, je n'ai pas évoqué mes sensations sur le lieu, mais j'attends la suite !
Voici l'adresse de mon site <http://myriam-richard.blogspot.com/>
Je suis impatiente de connaître tes impressions...
Je t'embrasse,
Myriam



À partir de nos lettres électroniques, j'ai construit un entretien virtuel avec Myriam. Mes questions étaient celles-là, ses réponses étaient celles-là. Juste une forme évolutive adressée maintenant au lecteur.

ROSELYNE — Comment as-tu entendu parler de ce projet ? Qui t'a contactée en premier lieu ? Et comment t'a-t-on présenté les choses ?

MYRIAM — Catherine m'a directement contactée pour ce projet, j'avais déjà travaillé avec elle, une première fois pendant une résidence d'artistes à Royan et une autre fois « Chez Catherine ».

Connaissant mon travail sur les adolescents et l'intérêt que je porte à cette tranche d'âge, elle m'a demandé si cela m'intéressait.

R — En quelques mots, de quoi s'agissait-il à Royan ? Vous aviez un cadre de travail similaire à celui de la résidence au lycée ou la démarche était-elle radicalement autre ? Il s'agit pour moi de comprendre si Royan peut être vu comme la première étape d'une collaboration ample, dont la résidence au lycée Tristan serait une nouvelle étape, préfigurant encore autre chose à venir.

M — J'ai fait connaissance avec Catherine au printemps 2002, lors de cette résidence. Nous étions quatre artistes et devions réaliser une œuvre *in situ* pendant trois semaines. Une exposition clôturait notre séjour de création. Nous avions une maison non loin de la mer, et un atelier, situé dans le port de Royan, à disposition.

R — Que caches-tu derrière l'expression « chez Catherine », que tu prends soin de mettre entre guillemets... Attentive aux signes, je me dis qu'il y a du sens derrière cette ponctuation, non ? « Chez Catherine », c'est où, ce pays-là ? C'est comment ? Tu y étais une voyageuse, une invitée, une observatrice ? Qu'y as-tu découvert, qui as-tu rencontré là-bas ? Et quelles sont ses frontières ? Existence-elles seulement ?

M — « Chez Catherine » est un projet que j'ai réalisé en 2004 avec une aide à la création de la Drac Midi-Pyrénées. Il y a les photos de ce travail dans le

livre et tu peux voir et entendre sur mon site le DVD. Je désirais réaliser un projet photographique qui présentait Catherine chez elle. Le sujet, celui des vacances, avait pour décor naturel la Bretagne. Le cadre : un rectangle bleu-vert troué de taches de couleur, rouges le plus souvent. Ce que je montre, c'est la substance d'un monde intérieur, la force vive des éléments naturels, un hypothétique voyage.

R — Et «Chez Myriam», c'est où ? Tu me racontes, tu me décris ce territoire ?

M — Mon style, mon univers, mon laconisme : une façon de parler, de me concentrer, de me taire.

R — Une fois l'invitation à participer à la résidence au lycée formulée, comment as-tu imaginé ta contribution ? Voyais-tu cette résidence comme un travail collectif ? Ou la voyais-tu comme une rencontre entre trois artistes qui allaient creuser chacun leur sillon, en arpentant un même territoire, celui du lycée ?

M — Au tout début du projet, Lionel, Catherine et moi nous sommes rencontrés «Chez Catherine». Ce sont des occasions privilégiées pour moi, je travaille souvent seule et le fait de réaliser une résidence à plusieurs me stimule. Nous avons des pratiques très différentes qui peuvent se compléter parfois, mais il n'y avait aucune obligation quant à un travail collectif. Au fond, ce n'est pas ça qui m'intéresse, mais plutôt le fait de partager une expérience commune dans le cadre du lycée.

Au départ, je n'ai pas compris le déroulement de cette résidence ; notre part du travail, la place que nous occupions, et puis le travail des architectes. J'ai plutôt le sentiment d'être arrivée en cours de route sans connaître les enjeux du projet de réhabilitation du lycée, car c'est tout de même de cela dont il est question.

R — Et ce lieu, le lycée, comment l'as-tu découvert et comment l'as-tu senti lors de la première visite ? Impressions positives ou négatives ? As-tu senti qu'il allait t'inspirer d'emblée ou as-tu senti plutôt que les choses allaient être difficiles à capter, à formuler dans les photographies ?

M — Nous avons fait une première visite complète pendant les vacances de février 2007 avec Lionel, Catherine et Thierry. Nous avons filmé et photographié le lieu vide. Évidemment, c'est un moment déterminant qui va nous influencer par la suite. À ce stade-là, je savais que je souhaitais travailler avec des adolescents. Dans cette architecture, aussi utilitaire soit-elle, je voulais photographier des corps qui traversent, se rencontrent, se confient, désirent, attendent.

R — La gradation dans les verbes que tu choisis « corps qui traversent, se rencontrent, se confient, désirent, attendent » me semble parler d'un élan réciproque de l'un vers l'autre, d'une quête de connexion qui passe par différentes phases, et qui n'est d'ailleurs pas assurée d'être couronnée de succès.

Il y a un danger qui se niche-là, le danger de la rencontre, de la confession, du désir.

Tu termines ta phrase par l'évocation de l'attente, car à l'issue de cette prise de risque, il y a sans doute une certaine fébrilité. Et maintenant ? Et après ? Pour cette visite, vous n'aviez pas de guide alors ? Pas de plan des bâtiments ?



Les scalps ont été dessinés au tout début de ma résidence, pendant les réunions : parents/profs, exposé du règlement intérieur du lycée...

À ce stade-là, les adolescents me tournaient le dos. Alors je les observais, et prenais des notes. C'était rapide, discret, et de cette manière j'établissais une connexion.

Et dans un sourire, elle a ajouté : Tout comme la danse du scalp : je dessinais ma victime avant qu'elle ne soit photographiée.»



M

Comment s'expliquer que la pente de l'herbe soit douce tandis que celle de l'escalier, pourtant parallèle, est si dure ?

La douceur d'une forme, une question de matière, probablement. Il faudra que je demande à Catherine. La couleur aussi permet de mieux dessiner une forme, non ?

Le lycée, derrière l'appareil, hors-champ et omniprésent, au pied de cette pente dévalée chaque matin par ceux que les cars et les voitures libèrent en hauteur.

Elle est assise, penchée sur l'écriture de ce court texte, la courbe de sa nuque appliquée et tendue retracée par le vert d'eau de la rambarde qui ruisselle le long des marches. Goutte après goutte, les mots réduits en leur squelette sonore se forment sur l'écran du téléphone pour se dématérialiser soudain dans leur envoi pressé.

Dans son carnet, Myriam avait écrit une phrase du Temps scellé d'Andreï Tarkovski : « Nos émotions, nos pensées ne sont-elles pas toujours comme des allusions inachevées ? »*

R

* Andreï Tarkovski, *Le Temps scellé* : de l'Enfance d'Ivan au Sacrifice, coll. « Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma », Cahiers du cinéma, 1989, 2004.



M

— Mais je sais bien, Madame, que vous avez planifié cette sortie à Océanopolis avec votre classe de 1^{re} depuis avril dernier, mais je vous dis que nous n'avons pas les budgets nécessaires, je n'invente rien. Il y a eu une erreur, c'est regrettable je suis d'accord avec vous. Tout le monde était au courant, mais votre projet n'a pourtant pas été validé par le CA à temps et maintenant la situation est impossible à débloquer. L'an prochain...

— Comment ça, tu as cours dans cette salle? Je l'ai réservée la semaine dernière, j'ai même emprunté la clé et je suis venue vérifier le matériel vidéo hier spécialement. Hé vous, taisez-vous un peu, vous savez bien que ça résonne dans le couloir, je n'entends même plus ma collègue ! Oui, alors, comment fait-on? Tu peux aller dans une salle du CDI avec les tiens peut-être, non?

— Michèle, viens voir ce qu'ils viennent de nous livrer, je sens que tu vas rire. J'en avais commandé 20 et, tu peux faire le compte, on en a bien 200, là. Bah, je suppose qu'à un zéro près, ils ont pensé qu'on saurait toujours quoi en faire. « Dans un lycée, il y a tellement de monde », tu sais. Ah, quelle plaie. Je vais stocker ça où, moi maintenant?

— Les gars, aujourd'hui, on a la commission de sécurité accessibilité qui débarque, alors il faut me sortir les registres de sécurité, vérifier l'état des extincteurs – et de TOUS les extincteurs, pas comme la dernière fois. On ne range pas les poubelles devant les issues de secours. Pas de voiture sur l'accès pompiers. Jacques, tu passeras aussi dans les ateliers, pour rappeler aux élèves les consignes d'évacuation... Voilà, au boulot ! Euh, Didier, attends... T'oublies pas de rebrancher l'alarme évidemment.

— Ah bon, on va réhabiliter... Ca veut dire qu'on va tout détruire? Mais quand ça? Et ils vont faire quoi à la place? Hum, je sens que ça va être le bazar...

R



Vous étiez en roue libre et cherchiez à vous désorienter, à vous perdre pour mieux vous immerger? Ou avez-vous d'emblée trouvé facilement un trajet, une trajectoire ensemble? Voire, peut-être d'emblée, chacun votre trajet intime et personnel dans ce lieu?

M — Notre première visite en commun s'est faite avec un guide muni d'un trousseau ouvrant toutes les portes du bâtiment. Nous avons pu parcourir les lieux sans difficulté, mais à une vitesse soutenue.

R — Un lycée, ce sont des va-et-vient, des corps qui se frayent difficilement un passage dans les couloirs pendant les intercourses, des cris stridents qui résonnent sous les préaux et dans les halls...

M — Le brouhaha général des cris d'adolescents est presque semblable aux Oiseaux d'Hitchcock.

R — Dis-moi aussi alors la première vraie rencontre avec le lieu. Je parle de ta première déambulation dans ce lieu, calme.

M — En découvrant l'espace du lycée vide, je voyais déjà l'univers en couleurs de mes photos. Le décor était là, il dominait, fait de vitrines de verre, de couloirs interminables, eux-mêmes souvent faits de murs de verre. À l'extérieur, des lignes, des quadrillages, des trajectoires. On ne pouvait plus rien y changer. Je n'ai pas envisagé le lycée comme un élément poétique, mais il a fait naître en moi un élan de perspectives: il serait là, toujours présent, intimement lié à la vie des adolescents.

R — Le lycée, comme « lieu vide », je trouve ça très beau. Je ne comprends pas bien pourquoi... Sans doute car dans l'œil et dans l'oreille de mes souvenirs, je vois le lycée comme un lieu plein, surchargé, dense et bruyant. Quand je lis « lieu vide » dans ta phrase, je me dis: « ah tiens, le lycée était calme et apaisé quand ils l'ont découvert. C'était peut-être froid, trop grand, trop vide ». Mais en même temps, cela permettait sans doute de faire doucement connaissance avec l'espace, avec cet écrin qui allait accueillir ce travail sensible.

Est-ce que tu pourrais me donner ta définition de l'adolescence? C'est quoi un adolescent? Comment se présente un corps d'adolescent?

M — L'adolescence n'est pas une maladie, mais un état second, un état de choc, un état d'âme, le corps se transforme, le langage change, les habitudes, les avis, les habits, tout change. Le temps passe vite et j'aime bien m'attarder sur ces corps, sur ce monde en gestation.

D'abord, il y a l'enfance où tu passes ton temps à rêver du prince charmant, et puis vient le temps de l'adolescence, la plus délicate des transitions. Nous éprouvons tous différentes souffrances indéterminées, chacun vit dans son monde. Il est question de corps, d'identités, de rôles, de masculin et de féminin, tout se complexifie. Nous n'assumons pas toujours notre féminité, notre nature est hybride, sauvage, parfois androgyne.

R — Quand tu disais tout à l'heure n'avoir pas compris le déroulement de la résidence au départ, j'ai envie de creuser, pour ne pas éluder trop facilement. Est-ce que tu penses qu'il y a une question de médiation, qui serait davantage à développer dans ce genre d'entreprise, dont on sait qu'elle mêle et réunit des professionnels, et tout simplement des gens, qui vivent



A, E, I, O, U. Rimbaud devait considérer l'Y comme une consonne. À gauche, un bleu dégage sur les trois quarts de l'image. Mais une plante tend le bois de ses tiges vers la droite, et le tuteur paresseux se contente de suivre. Les feuilles les plus hardies hissées au bout des branches les plus hautes se penchent pour tenter de regarder derrière la cloison azur. À droite, les montants de métal blanc qui composent fortement la dernière part de cette image quatre-quarts ont subi un choc. Un coup bas vraisemblablement. Alors, le regard mène l'enquête. La profondeur de champ nous apprend qu'un bras de fer s'est engagé depuis des années, entre les portes fermées des armoires grises et blanches dressées, austères, contre le mur du fond et ces frères étagères posées près de la plante au premier plan. Finalement, ne serait-ce pas les huit feuilles dépliées à l'extrémité

des tiges les plus basses qui auraient tout compris? Le vert qui s'aventure dans le bleu tout proche s'épanouit, alors que, tout petit, le vert qui s'approche du blanc d'un plastique ou d'un métal se blesse. Sous la violence des coups, les veines des feuilles se mettent même parfois à saigner, et le rouge végétal dit alors la colère qui gronde. Myriam aurait-elle parfois dans les yeux des reflets violets?

R



La rentrée. À l'entrée, toute intérieure, murée dans son silence, elle nous offre son dos. Juste lui. Des blocs de granit, quelques joints. Mais comment colmater les brèches? « Pourquoi ai-je dit ça? Pourquoi à ce moment-là? Aujourd'hui... Ces mots-là, sortir de moi? Idiote. Je le sais pourtant qu'il faut se taire toujours. Ca va, ça j'ai bien compris. Envie de fuir. Penser avec Hemingway, « le courage, c'est la grâce sous tension ». Je la sens, la décharge électrique qui remonte dans ma gorge. Poubelles de paroles. Bouquet d'étincelles parfois aussi, je sais bien. Encore heureux.

Des voitures là-bas. Juste une rue à traverser. Forcer une portière comme dans les films. Pas de cintres sur moi, évidemment. Mais on les voit faire, parfois, avec une simple épingle à cheveux. Ouais, dans les 70's peut-être. Électronique maintenant.»

Et dans sa poche, elle fait glisser la pince écaillée entre ses doigts désespérés d'innocence. « Après, comme Ghost Dog, trouver une voiture sur un parking désert, changer les plaques en fondus enchaînés comme dans un rêve. Un tournevis. Et si ce sont des rivets? Ce seront des rivets.

Ridicule. Juste une rue à traverser, mais un monde à écrouler aussi. Penser à eux. Juste pour quelques mots de trop, juste pour l'orgueil de ma souffrance, les déchirer eux? No sens.

S'accrocher alors? S'arrimer à Tristan, paquebot de pierre. Et risquer bientôt dans un couloir quelques mots plus apaisés. Oui, sans doute. »

R

et connaissent des réalités bien différentes (architectes, artistes, élèves, enseignants, services techniques et personnel administratif) ?

M — Je ne sais pas s'il y a des solutions idéales pour régler ces questions. J'ai fait le trajet Toulouse-Morlaix à plusieurs reprises pour participer à quelques réunions. Je ne crois pas que les réunions règlent tous les problèmes, chacun reste dans son camp, jouant son propre rôle. C'est peut-être le temps qui nous a joué des tours. Nous devons respecter le calendrier d'une année scolaire. Finalement, l'expo prévue à la fin de l'année 2008 n'a pas vu le jour. Nous y avons pourtant largement travaillé. Je crois qu'il y a eu en chemin trop d'hésitations et de renoncements.

Au départ, nous avons été très bien intégrés au projet, l'accueil au lycée était convaincant. Puis, petit à petit, l'ambiance s'est dégradée. Tout a pris du retard, et une fois l'architecte sélectionné, il arrive, rase, et dresse son bâtiment. Nous n'avons plus vraiment notre place. Le point de départ de ce projet était passionnant, parce que nous posions la première pierre, enfin un grain de sable. Nous avons eu notre part de rêve !*

R — Il y a eu un déficit d'explications et de communication. Comment cela pourrait-il être réglé à l'avenir ? Faudrait-il que chaque participant, au sens large, rédige un petit document simple de synthèse, une note d'intention où il prendrait soin de présenter à l'autre ce qu'il fait ou est venu faire dans le lycée, dans ce contexte particulier de la réhabilitation ?

M — Il me semble que nous avons fait tout ce que tu évoques. Nous ne pouvons pas remplir des formulaires jusqu'à la fin des temps, si en pratique rien n'avance.

R — Vois-tu encore d'autres pistes à imaginer ? À chaque problème une solution, et ici, plusieurs la cherchent. Alors...

M — J'aimerais faire une exposition avec Catherine et Lionel en toute liberté.

R — J'aime beaucoup lorsque tu fais la différence entre « travail collectif » et « expérience commune ». J'ai ma petite idée sur la question, mais j'aimerais que ce soit toi qui me dises où se joue la différence, où se glissent les nuances entre les deux phénomènes ?

M — Notre expérience commune serait plutôt celle de tous ces moments de la journée, ces situations qui rythment la vie de chacun d'entre nous.

R — Tu évoques aussi la différence des pratiques. Si tu devais m'expliquer ta façon de travailler, que dirais-tu ? Quelles sont tes méthodes ? Changent-elles parfois ? Et en fonction de quoi ces changements s'opèrent-ils ?

M — Ma méthode est contemplative, souvent méditative, animée de visions. Mon attachement aux acteurs et mes influences cinématographiques sont décisifs.

R — Par ailleurs, même si toujours en lien avec ça, qu'as-tu découvert des pratiques de Catherine et de Lionel ? As-tu été surprise, intriguée, interloquée, inspirée par leur manière de travailler ? As-tu offert des variations, en adaptant certaines choses à ta démarche photographique propre ?



* Le travail s'est poursuivi et l'exposition aura lieu de février à avril 2010 au lycée.



M Je repense à ce que Myriam a noté quelque part : « Le look bergères en jeans serrés. *Changer d'habits. Changer. To change. She has a long hair.* » Puis, elle a retenu aussi les premiers mots du commentaire de Wim Wenders pour son documentaire sur Yohji Yamamoto, le couturier, dans *Carnet de notes sur vêtements et villes* (1989) :

1.
On habite n'importe où,
On parle n'importe comment,
On fait n'importe quel travail,
On mange n'importe quoi,
On s'habille de n'importe quelle façon,
On regarde n'importe quelles images :
ON VIT N'IMPORTE COMMENT,
ON EST N'IMPORTE QUI.

« L'identité »...
d'une personne, d'une chose,
d'un lieu.

« L'identité » !
Le mot lui-même me donne des frissons.

Il y a là-dedans un goût de bonheur,
de chaleur, de calme...

L'identité, c'est quoi ?

Connaître sa place, sa propre valeur, connaître son centre, savoir qui on est ?

Ca se voit comment, l'identité ?

Nous nous fabriquons des images de nous-mêmes, nous essayons de ressembler à ces images...

C'est ça, l'identité ? L'accord entre l'image que nous donnons de nous-mêmes et... nous-mêmes ?

C'est qui, « nous-mêmes » ?

R



M Quelle drôle d'idée. J'ai toujours pensé que les tilleuls bordaient les allées. Ici, il ressemble aux statues 1% dont m'a parlé Catherine, ces statues qui lui sautent au visage lorsqu'elle se balade aux abords des bâtiments publics. On ne peut pas le rater, lui non plus. Les perspectives tracées sont comme les gardiennes d'une prison dans laquelle on est venu jeter notre regard rêtif. Un espace fortement composé, les lignes des fenêtres et celles des bancs qui, dans l'écho de leur couleur, désignent toutes la sphère végétale au centre. *Imparable.*

Envie de s'approcher pour chercher le sommeil?
Non, le risque, c'est l'insomnie, on sent que l'infusion dans cette tasse de béton n'a déjà que trop duré. Alors, envie de s'approcher pour la tendresse du bois peut-être?
Non, plutôt envie de se souvenir qu'on a lu autrefois une histoire. Des danseurs virevoltaient au pied d'un vieux tilleul sur la place d'un village, allemand je crois. Dans la fête, quelques danseurs prêtaient soudain attention à la forme douce des feuilles, qui au long des années palpaient sans fin sur ses branches.

R

— « He! », d'une voix dynamique, la tête enfouie dans les bras, le nez collé dans la pelouse.
— « Quoi? », en stéréophonie. — « Vous le saviez, vous? », d'une voix... Alors, amusée ou tendue? Je ne sais pas, j'entends mal la photo là, désolée. — « Hum... Quoi, on savait quoi? » en sourdine, le chœur au bord de la sieste. — « Ben, vous le saviez, vous, ou pas? », d'une voix limite autoritaire. — « Mais de quoi tu parles? Allez, crache », en mono masculin désormais. Clotho aurait-elle déjà coupé l'autre fil? — « Ben, vous le saviez, vous, que parfois le soleil inonde la pelouse? »

R

M — C'est un terrain privilégié de questionnement : Lionel façonne des paysages, Catherine effleure des bâtiments, et moi je touche des personnages. Je suis simplement curieuse de ce qui fait la différence de nos approches et de nos pratiques. Une résidence est propice aux rencontres et aux échanges, elle permet parfois d'établir des liens forts et amicaux.

R — Une autre question me vient en tête : la photographie peut-elle être un art collectif ? La photographie est-elle par définition un art qui se déploie dans la solitude, ou est-ce un peu plus compliqué que cela ?

Ne serait-ce que dans le rapport qui s'instaure entre celui qui photographie et celui qui est photographié, non ? Il y a bien une circulation, là, non ? Un échange... même si le photographié peut feindre de ne pas voir l'objectif, peut feindre de ne pas attendre, voire *entendre* le déclic... On joue.

Serait-ce cela que tu recherches quand tu photographies des corps, et non pas seulement des décors justement ? Tu cherches ce dialogue en images... et donc en silence ? Pour mieux dire la rencontre, et pour mieux se rencontrer ?

M — Je photographie vite, je n'échange que quelques mots avec les personnes. Je n'ai pas besoin de brusquer, ni de creuser, même avec les parfaits inconnus, tout semble naître spontanément. Dans cette économie des mots, les regards, les visages, les postures opèrent des mécanismes de séduction, régis par leurs propres règles et leurs rituels secrets.

R — La photographie que tu saisis, que tu crées, serait alors la trace, la preuve, l'archive de cette rencontre, une rencontre mise en scène ou une rencontre de hasard.

M — J'ai besoin d'être en relation avec les autres en ayant à l'esprit l'environnement naturel. Les adolescents, les couples, les familles, les proches que je photographie sont tranquilles, ils expriment une certaine réserve, une certaine discrétion. Ce que je tente de faire, et je m'y attache, c'est décrire cette réalité quotidienne. Bien entendu, j'ai toujours la tête pleine de références, de modèles, mais c'est à partir de ces rencontres que je construis mes images, aussi infimes soient-elles, dans les plus petites et les plus banales situations.

R — Question un peu abrupte, qui n'appelle peut-être pas de réponse : que vas-tu chercher, lorsque tu prends ton appareil-photo en main, quand tu le portes à l'œil ? Qu'est-ce qui se joue pour toi et pour l'autre dans cet instant-là ? Que ressens-tu au moment où tu déclenches ?

M — Un idéal enchanteur de trouver mon style dans la texture même du réel. Je pars de l'idée que les petites choses ont une certaine importance, et les grandes, un peu moins.

R — Que ressens-tu lorsque tu reçois les photographies développées ? Tu attends quoi de ces moments-là ? Que tu procurent-ils ?

M — Une fois que les images sont tirées, triées, il y a une sorte d'intensité propre à l'image brute, la photographie rend spontanément la matière, la couleur, la lumière.



Les lumières de l'unique projecteur orientées vers elles, elles n'ont pour l'instant conscience de rien. Elles laissent dans l'ombre la ligne des silhouettes éparpillées le long de l'horizon grillagé. Indifférentes. On peut feindre de le croire. Les quatre lettres sur son sac incliné invitent le regard à se laisser glisser, des plis, des poches, un océan de jambes bleues, toutes les mêmes dans leurs infimes différences. Des jambes bleues ici, mais là-haut idem, plongées dans l'ombre, on les devine dans un halo. Elles ici, eux là-bas. Et deux arbres qui plantent fermement leur tronc ici, mais font voler leurs feuilles là-bas. La proximité des corps ici, et là-bas. Entre eux, la distance écrasée par la continuité des couleurs. La nuit qui les sépare est aussi celle qui les unit alors ? Roxy music, Bryan et Brian, Bryan sans Brian. The High Road, Heart Still Beating, c'est ça non ? Peu importe, c'est l'essentiel.



M

Il est entré dans la salle, a posé son large sac, et son cartable saturé de livres et de films dans un coin de la pièce, le sien, devant à gauche près de la petite fenêtre. Il a lâché aussi sur le bureau les copies dont il a terminé en hâte la correction dans le TER ce matin. Toujours le même soulagement quand il inscrit la note sur la dernière feuille du paquet. Il n'a pas choisi de devenir prof pour juger, chaque contrôle le lui rappelle bien. « Tu ne juges pas, tu évalues », balayent quelques collègues. Il préfère chercher les regards d'en face, ceux qui glissent d'une seconde à l'autre, quand il trouve enfin la formule qui les éclaire. Il le sait, quand il est limpide. Et lorsqu'il est confus, aussi. Il a vingt-cinq regards devant lui pour ça.

L'agent d'entretien qui s'est chargé de la classe ce matin a laissé la fenêtre ouverte, « fait que ça sèche vite ». Alors un courant d'air a soulevé les copies sur le bureau et les a éparpillées sur le sol. Les élèves ont ri; un peu nerveux, ils attendent encore la note. « Pas brillantes, les révisions ce week-end », se souviennent certains. « Enfin, le concert à Coat était vraiment bien, alors, dans la balance... »

Dès qu'il était sorti de chez lui, il avait fait un constat : c'était une journée jaune, il ne la laisserait pas brunir. Pas jaune citron, non. Pas de pépin, mais du grain. « Suivez-moi », avait-il lancé aux vingt-cinq regards, qui ont aussitôt glissé d'incrédulés à intrigués. « Oui, du jaune avec du grain, du jaune à moudre, du safran, de l'ocre, du sable, du soufre aussi, et de l'or enfin », songeait-il en les avançant dans le couloir désert.

Dehors, les sacs informes entassés au bas du talus, les vingt-cinq regards assis en cercle irrégulier autour de lui, le cours commence : « Aujourd'hui, Antoine de Lavoisier et son *Traité élémentaire de chimie*. Le texte a été publié en 1789. »

R



R — Revenons sur la gradation dans les verbes que tu choisissais pour l'une de tes réponses précédentes – « corps qui traversent, se rencontrent, se confient, désirent, attendent »; je ne dis pas que tu cherches à répondre à ces corps, mais en tous cas, ne cherches-tu pas à leur dire que tu vois et entends ce questionnement qui les travaille, intérieur et extérieur ?

M — Connaître sa place, savoir qui on est, dans tout l'échafaudage de mensonges qui nous entoure, face à nos peurs et à nos désirs, la conquête de soi est plus difficile qu'il n'y paraît. Chacun, à son allure et à sa vitesse, se construit comme il peut et travaille avec son désir de liberté. C'est une traversée solitaire.

Dans *Le Soleil éclairait la pelouse**, je cherchais quelque chose de stable, une certaine douceur. J'insistais sur le comportement de ces jeunes gens, qui, pendant leur temps libre, perdus dans leurs pensées, nous offrent des instants de détente et des moments d'immobilité.

R — Notre échange va lui aussi maintenant se faire immobile. Mais on sait toutes les deux les vibrations de nos silences. Raison pour laquelle on s'est écrit, plutôt que de... Manière aussi de retranscrire l'oscillation de ton œil de photographe, le rythme souple de tes déambulations ponctuées de soudaines captations.

* Titre de sa série de portraits.